

MONTREAL, 18 NOV 1882

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents bien connus de la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATREAU & C<sup>ie</sup>,  
Éditeurs-Propriétaires,  
No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Bolte 375.

A NOS ABONNÉS.

Comme témoignage de reconnaissance envers ceux qui ont bien voulu recevoir notre journal et comme encouragement à ceux qui désirent grossir la liste déjà nombreuse de nos abonnés, nous avons résolu d'offrir un us et aux autres une prime qui vaut à elle seule le prix de l'abonnement. Ce cadeau sera expédié à qui de droit aux conditions suivantes : Tous les abonnés qui nous enverront le montant qu'ils nous doivent et tous les nouveaux abonnés qui paieront d'avance pour un an, recevront un magnifique chansonnier noté de 100 pages, pourvu qu'ils nous envoient en même temps que l'argent un timbre de trois centimes pour le port de la prime. Qu'on se le dise

A batons rompus

Avez-vous vu la comète, la grande comète de 1882 ? Je n'en sais rien, quant à moi je n'ai pas encore eu le courage de me lever à quatre heures du matin pour contempler cet astre vagabond, et je ne suis pas de ceux qui se couchent à une heure aussi indue. C'est impardonnable, me direz-vous ; un chroniqueur doit faire des sacrifices pour se tenir au courant de tout ce qui arrive et l'on n'a pas tous les jours l'avantage de voir une comète. C'est vrai, et je serais réellement au désespoir si je n'avais en ce moment sous les yeux un charmant petit opuscule dont j'accuse réception avec le plus grand plaisir. C'est une causerie populaire qui s'intitule la GRANDE COMÈTE DE 1882 et qui contient tous les renseignements désirables sur ces astres si extraordinaires. De plus c'est tout un traité d'astronomie que l'auteur véritablement trop modeste a mis à la portée de tout le monde. J'offre mes plus sincères remerciements à l'honorable éditeur de cet ouvrage, M. J. N. Duquet de Québec et j'en conseille la lecture à tous ceux qui comme moi ont leur paresse et leur fainéantise sur la conscience. Ils pourront ainsi se dédommager de ce qu'ils ont perdu en ne voyant pas la belle comète qui nous honore en ce moment de sa visite. J'ai cependant un reproche à adresser à l'auteur de ce petit traité d'astronomie, c'est d'avoir détruit toutes les illusions dont je me berçais depuis si longtemps et qui faisaient mon bonheur. Je croyais à l'influence néfaste de ces astres dévergondés, et grâce à cette influence j'aurais pu, chers lecteurs vous donner l'explication de toutes les calamités qui depuis quelques mois affligent notre beau pays. Mais hélas ! je ne pourrai plus vous dire que c'est la faute de la comète, si nous avons le cabinet Mousseau, que c'est la faute de la comète si Mr. F. X. Arouhault est à la fois libéral et conservateur ; que c'est la faute de la comète, si Benoît Bastion a été déconfit à Laval ; que c'est la faute de la comète si le grand Adelard nous est revenu plus disposé que jamais à nous faire des niches ; que c'est la faute de la comète si Mr. Wurtele..... ah ! pour celui-là par exemple, je demande à genoux qu'on me laisse ma dernière illusion ; qu'on me laisse croire que le gouvernement français a subi l'influence de cette misérable comète en décernant à Mr. Wurtele la croix et le grade d'officier de la Légion d'honneur. La légion d'honneur à Mr. Wurtele, le plus prussien des prussiens à Mr. Wurtele qui aurait voulu manger du français, si la chose eût été possible, au fameux banquet que personne n'a oublié ! Oh non, sans la comète, pas d'explication possible et cette nomination devient une énigme indéchiffrable.

J'espère donc que le savant auteur de la causerie populaire voudra bien faire une exception et nous permettre de croire que la comète est pour quelque chose dans le cas de Mr. Wurtele.

cette peinture était une imprudente déclaration que la Lune-qui-se-lève comprit en rougissant.

La présence de Brouillard-du-Matin embarrassait Farandoul, qui n'osait témoigner son amour à la Lune-qui-se-lève que par des serremments de main furtifs.

Sur ces entrefaites, le Bison-Rouge entra chez l'artiste.

Farandoul, contrarié, fit semblant de donner quelques derniers coups de pinceau à son œuvre, Bison Rouge, sans dire un mot examinant le travail.

— Hugh ! exclama-t-il à la fin. L'Œil-de-Feu aime les coups de feu. Ces coups de feu rencontrent souvent des flèches et des tomahawks, c'est mauvais ! L'Œil-de-Feu voudrait-il mettre derrière le groupe perché par l'enfant blanc, un guerrier rouge avec son couteau à scalper à la main ?

— Non, cela ne ferait pas bien répandit froidement Farandoul.

— C'est bien ! répondit Bison Rouge en s'en allant.

Cette fois, ce fut la Lune-qui-se-lève, qui pressa furtivement le main de Farandoul. La pauvre femme avait compris que Bison-Rouge venait de jurer une haine à mort à Farandoul !

(A continuer.)

“ Les moyens termes font souvent tout manquer. ” Avec le Kidney Wort, il n'y a pas de moyen terme. C'est la fine fleur de la médecine. Ce remède ne donne pas de demi-guérisons, il fait disparaître complètement toutes les maladies des reins, du foie, et des intestins. Il guérit aussi les hémorroïdes et la constipation et agit tellement bien sur le système que tout l'organisme en éprouve un suprême bien-être. On le prépare maintenant sous la forme liquide et sous la forme solide.

Que dit le pain quand on le coupe ? — Il diminue.

Le Diamond Dyes fait toujours mieux qu'il ne promet. Faites teindre cette vieille robe et elle sera absolument comme une neuve. 10 cents seulement.

Comment l'âne a-t-il crié dans l'arête ? — Comme un âne.

Pour acquérir les droits de citoyen aux États-Unis, ceux qui y ont nés doivent avoir atteint l'âge de 21 ans et avoir fait un cours de rhumatisme, me dit un farceur, sinon très long, du moins complet. Au Canada, parait-il, les cours de rhumatisme durent beaucoup plus longtemps, il y a on a même qui vont jusqu'à treize ans. Tel est le cas de M. James Mahoney, sen., d'Orillia, Ont. “ J'ai souffert du rhumatisme, dit ce monsieur, pendant treize ans, et j'ai essayé tous les remèdes possibles sans en obtenir aucun soulagement. Quelqu'un me conseilla d'acheter une bouteille d'huile St-Jacob. Je le fis, et à la seconde application je fus passablement soulagé, à la seconde la douleur disparut complètement et n'est jamais revenue. C'est un véritable plaisir pour moi de constater ces faits et je voudrais que tous ceux qui souffrent fussent bien au courant des propriétés merveilleuses de l'huile St-Jacob.

Une famille de campagnards visite un musée d'histoire naturelle. Un tigre magnifique excite surtout l'admiration de ces braves gens, ses yeux de verre, sa queue raidie par un fil de fer et ses jarrets repliés comme s'il allait s'élançer.

Le fils gamin de dix ans, s'enhardit jusqu'à fourrer son poing dans la gueule béante de l'animal. Sa mère se précipite vers lui et le tire vivement en s'écriant :

— Fais donc pas d'imprudences, Zidore ! s'il était mal empaillé.

nière illusion ; qu'on me laisse croire que le gouvernement français a subi l'influence de cette misérable comète en décernant à Mr. Wurtele la croix et le grade d'officier de la Légion d'honneur. La légion d'honneur à Mr. Wurtele, le plus prussien des prussiens à Mr. Wurtele qui aurait voulu manger du français, si la chose eût été possible, au fameux banquet que personne n'a oublié ! Oh non, sans la comète, pas d'explication possible et cette nomination devient une énigme indéchiffrable.

J'espère donc que le savant auteur de la causerie populaire voudra bien faire une exception et nous permettre de croire que la comète est pour quelque chose dans le cas de Mr. Wurtele.

\*\*\*

L'été dernier, je passais mes deux mois de vacances dans un petit village situé à quelques lieues de Montréal et je fus témoin d'une scène qui m'amusa beaucoup. Comme je ne suis pas égoïste, je vais vous raconter la chose en deux mots. Je logeais chez de bons habitants et j'étais à l'aise comme chez moi, ce qui leur faisait beaucoup de plaisir. Ces braves gens n'avaient qu'un fils, un bel fils qu'ils aimaient beaucoup et sur qui ils avaient fondé les plus belles espérances. Jean, c'était son nom, était arrivé à l'âge où tout garçon bien appris doit songer à prendre femme et sa mère s'était mis en tête de lui faire épouser Marianne, la fille du voisin, gaillarde solide, bien bâtie et qui jouait avec un sac de sel comme une petite fille avec sa poupée. Un beau matin la mère de Jean lui dit : “ Ecoute, mon fils, tu n'es plus un enfant, il faut penser à te marier. Tu as du bon sens, de l'adresse et tu aimes le travail ; nous avons quelques sous par-ci par-là, tu es fils unique et quand nous mourrons tu auras quelques arpents de terre. J'ai songé pour toi à Marianne la fille du voisin, à qui on donnera quinze cents francs le jour de son mariage, sans compter ce que ses parents lui laisseront. C'est une sage fille, ce sont de braves gens.....cela te va-t-il ?

— Comme vous le voudrez, maman.

— Oui ? eh bien écoute moi un peu. Dimanche prochain, Catherine la mère de Marianne doit venir nous rendre visite. Tu te lèveras un peu et tu tâcheras de faire valoir toutes les qualités. Il est temps de te dénicher un peu, mon gars ; tu es trop gâté. Catherine viendra donc nous voir. Gens de la terre comme nous, ils aiment la terre bien cultivée. Oh ! les beaux pommiers ! va-t-elle dire, en voyant notre verger. Tu lui diras aussitôt :

— C'est moi qui les ai plantés.

— Les belles pommes de terre.

— C'est moi qui les ai semées.

De cette façon, Catherine saura qu'elle donne sa fille à un bon travailleur.

— Vous avez raison maman, et je ne manquera pas de faire tout ce que vous me dites.

Le dimanche suivant Catherine fut fidèle au rendez-vous et tout se passa comme la mère de Jean l'avait prévu. La voisine arriva chez nos bons villageois immédiatement après la grand-messe,

— Bonjour, dit-elle en arrivant comment vous portez-vous ?

— Très bien, et vous même ?

— Comme vous voyez. Et Jean comment marche-t-il ?

— Pas mal ?

— Oh les beaux pommiers ?

— C'est moi qui les ai plantés, fait Jean tout intimidé.

— Les belles pommes de terre ?

— C'est moi qui les ai semées.

— Quel blé superbe ?

— C'est moi qui l'ai semé.

Catherine se disait en elle-même : J'aurai un gendre modeste — Quel homme !

— Vous avez là une brouette qui me paraît bien commode ?

— C'est moi qui l'ai faite, continue

Jean qui se trouble de plus en plus. Mais il sait donc tout faire ? se dit Catherine. Notre fille aura pour mari un véritable pierre précieuse, quel trésor qu'un garçon comme ça !

— Quel joli pourcentage, fit enfin la future belle-mère, en passant devant la loge aux cochons ?

— C'est moi qui les ai faits ! dit Jean.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le mariage fut manqué.

\*\*\*

Un juge de je ne sais plus quel endroit était affligé d'une maladie qui l'embêtait beaucoup et dont il n'avait jamais pu se guérir. Voici en quoi consistait cette maladie... c'était une... comment dirais-je ?... c'est assez difficile et je vois bien que je ne m'en tirerais qu'à l'aide d'une périphrase. Quelquefois pendant la séance on entendait un léger bruit, presque rien, un souffle, mais d'un réalisme effrayant. A ce bruit chacun levait la tête, un sourire apparaissait sur toutes les lèvres, et tous les yeux se portaient sur le malheureux juge qui à ces moments devenait rouge comme une jeune fille à sa première déclaration d'amour.

Ce bon juge, malgré son infirmité était très sarcastique à ses heures, mais P... célèbre avocat du barreau de cet endroit pouvait lui rendre des points.

Un jour, ce dernier avait à plaider et en se rendant à l'audience il avait vendangé plus qu'il ne fallait dans les vignes du Seigneur. En entrant dans l'enceinte du tribunal, sa démarche était chancelante et il était obligé de s'appuyer sur tous les pupitres afin de maintenir l'équilibre qui menaçait de se rompre à chaque instant.

Le savant juge lui adresse une sentence et lui dit en terminant : “ M<sup>re</sup> P... si vous veniez souvent dans cet état nous serions obligés de mettre partout des garde-fous. ” Oh ! non. Votre Honneur, réplique notre avocat entre deux hoquets, il suffirait de mettre des parapets !!!

Au moment de mettre sous presse une indiscrète nous communique le chef-d'œuvre suivant, et nous ne pouvons résister au désir de le publier

Sein Gérom 17 novamb 1882, Manzele

Je mène la min ha la plummes pour vous frère savoir que ge vou zème bin grot, é que ge voudret bin vou margués, sis tems com ça que vou vuderis de moé, pour vot tit marry a vou tou sel, can ca moé gé pa bai-goïn de vou dir que ge vou prandrés pour ma fam tout de squit mon pair mas dis vous zenport-rrieris ane bon yashé, ane mouttone, an ben, an caushon é bin dote zacimales itou. A veque se que gé sa faire an bon comancoman é pi vou zait ane fam ez traivagante que vou méderés dam lais travot dais shem é que sa nou faire pa bouou de daipens poure louvrages qui yaura sa frère gése pair bin mamzèle que vou me trou vairé asé bon poure daivenir vot aipou, vou gavé que ge qu pa tun i vrogn. Piéro a bin di que gaitet sou la semaine pacé, il a bin manty halé, gen avot prit zioque di vers é que sa ma pa fut gro com mont doita, y a bin ooi gen qui a di que ge me batét é que ge batt-rets ma fam tou com ge battet lais hom s ancor mieu qui di mes sai tapoor an manteux tené, i vou me prainé é ge vou zemeré bin gro yinque a i pancé sel man, sa me fet pié sir dit moé bin vit que vou voulé zète ma tite fam é on va ce marguier

Bin a vous pour vou cervire an grot beque

ALEOCCI PACENTICOINE.

“BUCHUPAIBA.”

Guérit rapidement et radicalement tous les maux de reins, de la vessie et des organes urinaires toujours si souffrants. \$1. Chez les Droguistes.

COUACS.

Le capitaine Paul Byron, inventeur de l'appareil qui permet de séjourner dans l'eau indéfiniment, poursuit le cours de ses expériences pratiques et doit entreprendre prochainement de descendre la rivière Colorado de sa source à son embouchure. A un reporter qui, ayant remarqué l'autre jour sa facilité d'élocution lui conseillait de faire des conférences, il a répondu ceci :

“ Non Sir ! Des conférences, il n'en faut plus. Un jour, étant de passage à Helena, Arkansas, je cédai aux instances de quelques amis qui me pressaient de faire une conférence sur mes aventures dans le Mississipi. Je n'avais pas d'autres vêtements que mon costume de caoutchouc, mais le maire eut l'obligeance de me prêter son habit noir et un mouchoir blanc qu'il m'attacha lui-même au cou en guise de cravate. Le docteur m'avait promis un pantalon, mais il fut malheureusement appelé près d'un malade et il oublia sa promesse. L'heure était passée, les spectateurs impatients faisaient du charivari, et j'attendais mon pantalon. Le maire vint encore à mon aide. Il arrangea sur le devant de l'étrépe une table qu'il recouvrit d'un tapis rouge retombant de façon à ce que l'assistance ne pût me voir que de la ceinture en haut, et je commençai ma lecture. Tout alla bien d'abord, mais je m'animai en racontant ma rencontre avec un alligator, je voulus montrer comment je lui avais échappé, et oubliant que j'étais nu au-dessous de la ceinture je bondis soudain sur la table. Un rire universel et des cris de shame ! me coupèrent la parole et me ramènerent au sentiment de la réalité. Je me retournai, la vue des basques du froc du maire retombant sur mes jambes nues redoubla l'hilarité, et je m'élançai à vol d'oiseau dans ma loge, où je fis le serment qu'on ne me reprendrait plus à donner des conférences. ”

“ROUGH ON RATS.”

Chassez les rats, souris, coquerelles, mouches, fourmis, bêtes puantes, saisses, taupes, 15c. Chez les Droguistes.

De Zadig :  
A la brasserie du Pur-Book :  
— Ça ne se passera pas comme ça !  
— J'y compte bien ! Ah ! mais !  
— Nous nous battons !  
— Tout de suite.  
— Vous êtes insulté, vous avez le choix des armes. Voulez vous l'épée ?  
— Non !  
— Le pistolet ?  
— Pas davantage.  
Et levant la main :  
— Je choisis les gifles ! et comme je suis l'insulté, c'est à moi de tirer le premier.  
Vlan !

Ne pas oublier que c'est lundi et mardi prochain les 20 et 21 novembre courant que les membres du Cercle Jacques Cartier donnent au Théâtre Royal le grand drame en cinq actes et huit tableaux LES BOUCANIERS de M. Emmanuel Guizelès. Ce drame a été adapté à notre scène par M. J. G. W. McGowan.

Le Cercle Jacques Cartier désirent faire de ces représentations le meilleur spectacle de la saison a fait des dépenses considérables de costumes, de décors et de mise en scène. A lundi donc au Théâtre Royal et nous ne regretterons pas notre soirée.

STUPÉFIANT.—Un fait incroyable, inouï, vient de se passer au laboratoire municipal. Sur trente-cinq échantillons de “ lait ” présentés à l'École à Lise.....  
Le lecteur terrifié.—Assez !...